

NOVAK
prod

Présente

LA FORTERESSE ROUGE



Un long métrage documentaire
Ecrit et réalisé par Piet EEKMAN

Dossier artistique - Janvier 2017

1. SYNOPSIS court

Mon grand-père était un communiste

Mon père était et est toujours un communiste

Et moi...? Suis-je un communiste ?

L'histoire du communisme et du rêve communiste raconté à travers l'histoire de la « Forteresse rouge », la maison de mon grand-père.

2. SUJET

Fin des années '20 mes grands-parents font construire une immense villa en briques rouges à Bruxelles où ils s'installent avec leurs enfants. Les voisins la surnomment aussitôt la «Forteresse Rouge ».

Bien que très riches, mes grands-parents étaient des communistes convaincus et des grands humanistes. Toute leur fortune fût investie dans la/leur cause.

En 1933, à l'arrivé au pouvoir de Hitler la maison accueille des réfugiés allemands, intellectuels et artistes de gauche, et dès 1936 des enfants victimes de la guerre civile en Espagne. Tous les soirs au moins vingt personnes partagent le repas au tour de leur grande table. Le nom de la maison vise désormais son contenu.

En 1941, mon grand-père est arrêté en tant que personnage emblématique du communisme et mourra au camp de concentration de Mauthausen. Toute la famille s'engage dans la résistance antifasciste, se fait arrêter et incarcérer dans les camps.

Après la guerre ma grand-mère poursuit son engagement accueillant dans la maison tous ceux qui cherchaient refuge. Ses enfants rejoignent le mouvement communiste.

En 1955 mon père part à Berlin-Est suivre une formation en cinéma documentaire. Il ne revient qu'en 1965 avec ma mère (est-allemande) à Bruxelles où il s'installe dans la « Forteresse Rouge », toujours un centre d'activité important du mouvement communiste. C'est là que je grandis avec mes frères et ma sœur.

En 1996 nous sommes forcés de vendre la maison.

Etrange parallèle : la maison est construite lorsque le communisme est à son apogée, elle joue un rôle central dans la lutte antifasciste et ensuite dans le mouvement communiste belge. Quelques années après la chute du mur, la fin de l'Union Soviétique et la dissolution du parti communiste, elle est vendue à Virgin, l'entreprise multinationale.

3. TRAITEMENT

■ J'ai envie de jeter un Cocktail Molotov. Je n'en peux plus, je ne supporte plus l'injustice de notre société et je me révolte. J'ai envie de jeter des cocktails Molotov putain de merde. J'en ai marre. J'ai envie d'incendier les voitures des flics, de massacrer des politiciens, de taper sur des patrons et tous ces hypocrites qui gagnent des sommes indécentes en parasitant la société ! Vous savez comment on construit un cocktail Molotov ? Voilà, je vais vous montrer. En gros plan et de manière très explicative : comment fabrique-t-on un cocktail Molotov. « Voici la recette... »

Et alors me vient le doute, suivi inévitablement de la question : mais où vais-je le jeter ? Où ? Contre qui ? Contre quoi ? La seule chose que je sais c'est le « pourquoi »...

■ Je suis en colère. Pourquoi les transports en commun ne sont pas gratuits, pourquoi les gens ne savent plus payer leur loyer, pourquoi des vieux n'ont pas les moyens de se faire de nouvelles dents, pourquoi il y a des chômeurs, pourquoi il y a tellement de gens pauvres et de l'autre côté des gens indécentement riches, pourquoi l'éducation n'est plus gratuite, pourquoi on calcule tout, vraiment tout en valeur économique... ???

Les réfugiés logeant dans le parc, les manifestations, les grèves, la pauvreté... Un tourbillon d'images révoltantes exprimant ma colère envers une société en déclin et une politique de démontage de tous les acquis sociaux.

■ *Je suis né communiste. Avais-je le choix ? Mon grand-père était un communiste – faisons bien la distinction : il était un communiste, pas un membre du parti communiste. Ma grand-mère était communiste, tout comme mes oncles, ma tante, mon père, ma mère... Je suis donc né communiste, comme quelqu'un qui naît dans une famille chrétienne se retrouve chrétienne. Mais qu'est-ce qu'un communiste ? Pendant longtemps je ne me suis posé aucune question. Je l'étais ; cela ne suffisait-il pas ?*



Et donc à 16 ans j'ai demandé à devenir membre du parti, tout comme mon père. Ma grande sœur et mes petits frères n'ont jamais fait cette démarche. Pourtant j'ai constaté bien souvent que si moi je me considérais comme communiste, eux l'étaient certainement aussi, peut-être même davantage. Etre communiste n'a rien à voir avec la possession d'une carte de membre. C'est bien après avoir reçu cette carte que j'ai commencé à me poser la question « c'est quoi être communiste? ».

TITRE : LA FORTERESSE ROUGE

Il était une fois il y a très, très longtemps... Ainsi commencent les contes qui parlent des rois et des reines vivant dans des châteaux...

Mes grands-parents n'étaient ni roi, ni reine. Et leur « château » se trouvait à Schaerbeek, à

l'époque encore en banlieue de Bruxelles.

En 1930, le quartier Schaerbeekois à côté du « tir national » était très paisible. Il est aujourd'hui l'horrible carrefour toujours embouteillé de la place Meiser où se croisent l'avenue Reyers et la fin de l'autoroute E40 de Liège. Bien qu'il fût déjà inscrit dans les plans d'urbanisme, il était à l'époque encore réellement à la limite de Bruxelles. Les rues et avenues étaient dessinées, mais il y manquait les maisons. Un berger y passait régulièrement avec ses moutons.

Les rares habitants du quartier assistèrent donc à la construction d'une immense villa de 400 m² sur trois étages à l'angle de l'avenue Plasky et de la rue du saphir. C'était une maison à toit plat avec de grandes terrasses de style Bauhaus et en briques rouges. Très vite, les habitants surnommèrent cette maison d'après son apparence, « la forteresse rouge ». Le propriétaire était un riche homme d'affaires. Il s'y installa avec sa femme et ses six enfants et la maison connut rapidement un intense va et vient.

Cet homme d'affaires était mon grand-père, Alexander Eekman. Il était devenu riche grâce à l'importation de laine Anglaise. Il n'était pas très, très riche, mais quand même... il a pu acquérir une grande maison à Rixensart, une ferme à Villers-la-Ville et surtout cette immense villa à Schaerbeek.



■ La maison à l'avenue Plasky. C'est avec cette maison, que tout a commencé. Aujourd'hui parfaitement restaurée elle ressemble plus que jamais à la maison que mon grand-père a conçu et fait construire en tant qu'outil pour servir sa cause et son engagement. Difficile de s'imaginer cette maison dans cette avenue, comme elle a du être imposante, maintenant qu'elle est entourée de buildings. Sauf si on les efface grâce à 'after effects'. Elle gagnera de nouveau sa splendeur de jadis.

Les plans originaux et les photos d'archives à la main, on découvre son concept et on se replonge dans sa vie des débuts

■ Une visite guidée dans la maison Plasky en compagnie de son propriétaire actuel, Chris Van Snick, un architecte, les plans originaux à la main. En se promenant il explique fièrement la structure de la maison, son importance, les travaux effectués. C'est une approche très technique et pragmatique de ce qu'est la maison.



Alex et Jo Eekman

Mon grand-père n'était certainement pas un homme d'affaires né. Il l'est devenu presque malgré lui. Issu d'une famille bourgeoise hollandaise strictement calviniste, il vivait à Bruxelles où il naquit en 1887. Il travailla ensuite dans la colonie indonésienne comme administrateur. Il revint en Europe écœuré par le comportement des autorités coloniales et il rencontra pendant la première guerre mondiale ma grand-mère, également hollandaise, dans le mouvement de paix. C'est sans doute à cette époque qu'il est devenu communiste. Cet engagement et son athéisme aboutirent à une rupture avec ses parents jamais vraiment surmontée.

Mon grand-père était un intellectuel qui comptait parmi ses amis surtout des artistes et des intellectuels. Il lisait énormément, possédait une collection impressionnante de disques de jazz et de musique ethnique. Mon grand-père était – d'après ce que j'ai compris à travers tous les témoignages des gens qui l'ont connu – un grand humaniste et un grand idéaliste.

Qu'il fut un homme d'affaire riche ne l'a à aucun moment empêché d'être un communiste convaincu et engagé.

Ni lui, ni ma grand-mère, Johanna, n'étaient membre du parti communiste, mais ils n'y étaient pas moins entendus et respectés. Mon grand-père a jusqu'à sa mort sacrifié la plus grande partie de son argent pour soutenir la cause communiste.

■ Mon père entre dans l'hôpital d'Anvers. Il demande au guichet la chambre de Walter Eekman, mon oncle, et, après avoir obtenu les informations, il poursuit son chemin marchant difficilement et s'aidant de sa canne. A l'étage une infirmière le repère et le soutient pour marcher.

Mon oncle Walter et mon père sont assis face à face devant la fenêtre dans la chambre d'hôpital. Walter explique qu'on l'a opéré de la hanche et qu'on lui a mis une prothèse. Mon père s'y connaît : lui aussi en a une et une autre encore au genou.

L'échange sur les aléas des prothèses continue un moment et puis Walter déclare : *de toute façon ce que j'espère, c'est de pouvoir racheter un peu de temps. Car, poursuit-il, il veut encore pouvoir raconter l'histoire de « Vader », leur père. Il craint, dit-il, que ce dernier soit oublié par l'histoire. Alors que c'est lui qui mérite toute l'attention.*

■ Mon père nettoie au pinceau un vieux projecteur. C'est un vieux Siemens, encore muet. Ensuite il sort des bobines 16mm d'une grande boîte en carton. C'est pour lui une redécouverte. Il n'y a plus touché depuis probablement 30 ans, sinon plus. Il lit ce qui est écrit sur le couvercle des boîtes, en ouvre quelques unes pour prendre un bout de pellicule et le tenir face à la lumière. Il tente de reconnaître les images. Finalement il place la bobine sur son projecteur 16mm. Le projecteur se met en route et des images défilent sur l'écran. Ma mère et lui regardent. Un hasard incroyable: c'est la première bobine qu'il a tournée. Ce sont des images de la maison à l'avenue Plasky. La maison est là toute vivante. Des images du berger qui passe avec ses moutons dans l'avenue Plasky.

Dès la première année d'existence de la maison, mon grand-père fit pousser de la vigne vierge sur la façade jusqu'à ce qu'elle la recouvre entièrement et cache les briques rouges. Mais entretemps, pour les autres habitants de ce quartier bourgeois, « La Forteresse Rouge » ne se référait plus au seul aspect de la maison mais à son contenu : une bande de communistes !

C'est l'apogée du mouvement communiste partout en Europe: un mouvement de masse.

■ Dans les archives poussiéreuses de la commune de Schaerbeek. Un employé âgé marche dans les couloirs entre étagères remplies de boîtes et dossiers. Il commence à lire les lettres. A la lettre « P » il ralentit. Finalement il sort un dossier. Plasky 179. Le dossier contient les noms de toutes les personnes qui ont officiellement habité à cette adresse. La liste est longue...

Quand en 1933 les nazis et Adolf Hitler arrivèrent au pouvoir en Allemagne, bien avant de viser les juifs, ils s'en prirent aux communistes, aux intellectuels de gauche et aux artistes. Lorsque ceux-ci commencèrent à fuir la répression de leur pays, c'est souvent à Bruxelles (à l'avenue Plasky) qu'ils trouvèrent un premier refuge. Nombre d'entre eux venaient sous un faux nom, ne passant parfois qu'une seule nuit, y séjournant parfois pendant des mois. Tous appelaient mes grands-parents « Vader » et « Moeke » comme le font les enfants.

Pas un soir ne passe à l'avenue Plasky, sans qu'il n'y ait un grand nombre d'invités dont, bien sûr, beaucoup étaient communistes.

Archives (1996) : Dans la cuisine, ma tante Zus raconte la vie avec mes grands-parents, les autres enfants et tous les invités, comment se passaient les soirées, les grandes discussions politiques... Elle le fait en se promenant dans la cuisine vide, les yeux qui brillent à la mémoire de ces moments forts.

Mes grands-parents se mirent à aider ces réfugiés à refaire leur vie en Belgique, ou à continuer leur voyage vers d'autres pays. Il ne s'agissait pas de simple charité de la part d'un homme riche qui en avait les moyens. Prendre part à la lutte communiste était un véritable choix.

■ Mon père et mon oncle parlent tous deux de la profonde conviction communiste de Vader et Moeke. *Mon grand-père écoutait toujours, me dit mon père, radio Moscou. Et tous les enfants savaient qu'à ce moment là il fallait se taire.* Ainsi au nouvel an, à minuit heure de Moscou -et donc pas encore chez nous- mon grand-père écoutait radio Moscou. Jamais seul mais avec la famille, les enfants et surtout tous ces autres communistes venus d'ailleurs qui étaient de passage dans la maison. A minuit, le son misérable de la radio à onde courte faisait entendre les cloches du Kremlin, suivi de l'internationale. Un moment sacré. Et aujourd'hui

de nouveau la nuit l'internationale écho dans ce que fut living de la maison et dans ses couloirs.



Sur la terrasse de la maison: au milieu le groupe de musique des enfants espagnols

Pendant la guerre civile en Espagne, ils décidèrent d'organiser l'accueil des orphelins espagnols par des familles belges. Mes grands-parents vont jusqu'à suivre des cours d'espagnol pour mieux les aider. Cinq d'entre eux vinrent s'installer à la maison de l'avenue Plasky. Mes grands-parents ne font aucune différence entre leurs enfants et les enfants espagnols et les accueillent comme si c'étaient leurs propres enfants. D'autres viennent régulièrement leur rendre visite. Ma grand-mère intervient dans les familles où des problèmes surgissent, autant comme interprète que comme conseillère. Mon grand-père essaie également de soutenir des combattants des brigades internationales – volontaires qui partaient se battre aux cotés des forces républicaines en Espagne – aussi bien à leurs départs qu'à leurs retours.

■ Aujourd'hui je regarde la maison avec ses murs en parfait état, son intérieur refait. « Il » n'est plus. J'ai l'impression de regarder une momie. Il est décédé, peu après qu'on l'ait quitté. Son âme est partie à jamais comme pour tout être vivant qui meurt un jour.



Dans la maison de l'avenue Plasky, dans ses pièces on croit entendre les voix d'enfants, de tous les gens qui y sont passés. En images évocatrices je raconte comment les couloirs et l'escalier ont été couverts de panneaux en bois foncé. C'était les réfugiés, en récupérant les caisses dans lesquelles arrivaient la laine, qui ont construit ces lambris, pour protéger les murs des dizaines de petits mains sales des enfants. La maison en était certainement contente.

Dans les images, tout doucement la maison reprend vie.

Archives (1996) : Mon oncle Roelant se promène sur les terrasses pendant qu'il se remémore ses nombreuses heures avec les enfants espagnols et le groupe de musique qu'ils avaient créé. Dans le couloir de la maison mon père et moi discutons de « Vader ». Walter raconte l'histoire communiste de la maison et l'arrestation par la Gestapo.

Lorsque les Allemands occupent la Belgique, mon grand-père est immédiatement recherché en tant que personnalité communiste emblématique. Il vécut dans la clandestinité, mais lors d'une courte visite à la famille dans la maison de l'avenue Plasky, il sera dénoncé par une connaissance du quartier et sera arrêté. Il est envoyé au camp de concentration de Mauthausen où il sera assassiné quelques mois plus tard dans des conditions atroces. Mon oncle Walter et ma tante Annette (que tout le monde appelle « Zus ») sont également arrêtés et envoyés dans les camps de concentration pour leur participation à la résistance.



*Dernière photo, peu avant l'arrestation de « Vader ».
(G-D : Vader, Roelant, Moeke, Wim, Zus, Walter, Johan)*

■ Pendant l'occupation, me raconte Walter, la maison avait ses cachettes, où l'on stockait des journaux illégaux à distribuer. Il y avait même occasionnellement des armes. Pour nous ces cachettes étaient un paradis de jeu. Mais existent-elles encore dans la maison d'aujourd'hui ? Ou ont-elles été détruites avec la restauration... ? Zus avait essayé de se débarrasser des documents compromettants en les jetant par-dessus le mûr de la terrasse à l'arrière, où un homme de la Gestapo les a attrapés.

Ma grand-mère et mon père continuèrent à cacher des prisonniers évadés dans la maison à l'avenue Plasky et à les emmener à travers Bruxelles vers des lieux où d'autres résistants les

accueillait. En '44, c'est au tour de ma grand-mère et de mon père alors âgé de 17 ans, d'être arrêtés. Le petit frère de mon père, Roelant, âgé de 12 ans, est emprisonné à St-Gilles avant d'être placé dans une famille d'accueil tandis que le plus petit, Wim, âgé de 9 ans, se cache dans la maison où il décide d'attendre le retour de la famille en gardant la maison. Il est convaincu que s'il la quitte elle se perdra à jamais. Et en effet, il y reste durant toute la guerre, seul dans cette immense maison.

Archives 1996 : Avec mon oncle Wim on déambule dans les immenses caves vides en parlant de la résistance et comment les personnes cachées dans la maison (prisonniers russes évadés, résistants et autres...) y roulaient en vélo pour se maintenir un peu en mouvement. C'est un moment émotionnel pour lui : il se pose encore toujours la question comment ses parents – sa mère tout particulièrement – a pu prendre autant de risques envers la famille.

■ Breendonck, le camp de concentration à mi-chemin entre Bruxelles et Anvers. Ce camp où fut, pendant très longtemps, détenu Walter, était réputé pour être un des pires. Seul un autre détenu a survécu au camp de quelques jours de plus que Walter. Jour après jour on faisait déplacer des pierres aux prisonniers, d'un endroit à l'autre et ensuite de retour. Mon père également y est passé mais pour une très courte période, juste avant d'être déporté pour l'Allemagne. Je visite les cellules, je lis les explications sur les horreurs telles qu'on peut les lire dans tous les camps de concentration. Et là, je me rappelle une blague que mon père m'a racontée il y a longtemps. Mon père est assis dans son fauteuil, qui fut celui de Vader avant lui: Papa, tu te souviens de la blague sur Adolphe Scheisse ? Comment c'était encore ? Mon père se met à la raconter. Pendant la deuxième guerre mondiale, un Allemand se présente aux guichets de sa commune. Il veut savoir si c'est possible de changer de nom. L'employé de la commune est affirmatif : il y a moyen, mais pas pour tout le monde et pas pour n'importe quel nom. Quel problème a-t-il avec son nom, comment s'appelle Monsieur ? Adolphe Scheisse (Adolphe Merde), dit-il. Ah là en effet, dit l'employé ça se comprend. On va faire la demande. Quel nom souhaitez-vous porter dans le futur ? Rudolf Scheisse Monsieur.

Archives : Entretiens avec Walter et Zus sur la période en captivité, filmés en 1997 par Frans Buyens et Lydia Chagoll. Ce qui marque, c'est la force avec laquelle ils parlent. Leur force, ils l'ont eu par le fait de savoir pourquoi ils y ont été.

Au camp de concentration de Ravensbrück, ma grand-mère retrouve quelques amies communistes. Parmi elles, des femmes qui avaient été accueillies dans la maison avenue Plasky mais aussi sa fille, ma tante Annette. Elles se mettent aussitôt à organiser la résistance dans le camp.

Archives (1992) : Ma tante Zus dans sa cuisine m'explique que « ce n'était pas important d'avoir été au camp de concentration. C'était ce pourquoi elle y avait été, qui importait ».

Archives : « Au nom du Führer » de Lydia Chagoll (1978) sur les femmes et enfants détenus dans les camps de concentration.

■ Au camp de Ravensbrück l'ancien bâtiment à cellules où les SS torturaient les prisonniers a été transformé en musée. Une cellule a été dédiée à la mémoire de ma grand-mère.

Après la guerre, tous reviennent les uns après les autres. Mon père plus mort que vif. Pour lui, deux ou trois jours de plus auraient été fatals. C'est une vieille amie communiste de Schaerbeek qui le trouva agonisant dans la maison à l'avenue Plasky et qui l'emmena à l'hôpital. Mais il décida finalement que s'il devait mourir, ce serait à la maison et non à l'hôpital. Elle réussit à le ramener à la vie. Où était-ce la maison... ?

■ Walter et mon père parlent de leur retour après la guerre. Mon père, malgré son état physique dramatique, a demandé au chauffeur du camion de s'arrêter un bloc avant la maison. Il voulait faire les derniers mètres à pied, voir réapparaître la maison devant ses yeux ? Pouvoir enfoncer la sonnette, pousser la porte et y entrer. Une déclaration 'd'amour' à la maison s'impose, filmée, bien entendu.

Archives (1992) : Wim et Roelant se souviennent comment leurs grands frères, mon père et Walter sont revenus des camps et ont débarqués à la maison.

Walter arriva à l'avenue Plasky à pied, en tenue de prisonnier, avec son bol sous le bras, après avoir marché d'Oranienburg près de Berlin, jusqu'à Bruxelles. Ma grand-mère et ma tante sont ramenées par la croix rouge après avoir été soignées en Suède. Un prisonnier en rentrant leur annonce la nouvelle de la mort de mon grand-père. Ma grand-mère vend tous les biens de la famille, excepté la maison de l'avenue Plasky, pour financer la vie et les études des enfants. Mon père, mes oncles Walter, Roelant, Wim et ma tante Zus deviennent tous membres du parti communiste.

Les activités (communistes) dans la maison de l'avenue Plasky reprennent. Un nouveau vent souffle, un nouvel élan se fait sentir dans le monde. Le fascisme ayant été vaincu, le rêve d'un monde meilleur à construire fait revivre aussi les habitants de la Forteresse Rouge.

■ Mon père est assis dans son fauteuil devant la fenêtre : *ta caméra Paillard 16mm, tu l'as achetée quand papa ? En '49, je crois...* Et il m'explique qu'il l'a achetée avec l'indemnisation reçue de l'état belge après la guerre. Je sors la caméra dans son sac en cuir que mon père a fait faire sur mesure. Elle est emballée dans un sac en plastique. Il la déballe et montre la caméra en superbe état. Tu sais encore comment est-ce qu'elle marche ? Et il m'explique le fonctionnement de la caméra, avec sa manivelle pour remonter le ressort, permettant ensuite des prises de vues d'environ 30 secondes.

C'est avec cette caméra qu'il a tourné l'enterrement de Julien Lahaut, le leader charismatique des communistes en Belgique. Julien Lahaut avait crié « Vive la république » au parlement lors de l'intronisation du Roi Baudouin. Quelques jours plus tard, il a été abattu devant sa porte. L'enterrement était devenu une immense manifestation, un moment charnière pour le mouvement communiste belge d'après guerre, comme l'expliquent Walter et mon père dans des interviews récentes.

Archives VRT : L'intronisation du roi Baudouin

Archives de mon père : L'enterrement de Lahaut, une manifestation de plus que 150 000 personnes.



Julien Lahaut

■ Un jour on amène une table de montage à Widoovie, chez mon père. Il est là et surveille, posé sur sa canne, comment la table est placée dans une pièce inutilisée de la maison, pendant que ma mère tente de faire de la place. Plus tard il s’y retrouvera, entourés des boîtes de pellicule, en train de visionner et de découvrir ses propres archives.

Ma grand-mère continue à s’engager et à accueillir tous ceux qui en ont besoin, en s’investissant de plus en plus dans le mouvement pour l’émancipation des femmes, dont elle devient un personnage emblématique.

Mon père et mes oncles, toujours de nationalité hollandaise, obtiennent enfin la nationalité belge en passant un examen : énoncer les fleuves belges, les provinces et les grandes villes ; chanter la Brabançonne....

■ *Papa, peux-tu me chanter l’internationale ? Oh, je ne me souviens plus des paroles. Comment ça, tu l’as tout de même chantée pleins de fois dans le temps ? Oui, mais ça fait tellement longtemps. Tu ne veux pas au moins essayer ?* Il sourit. *Je ne sais plus, je ne me souviens plus. Mais si tu veux je peux te chanter la Brabançonne.* Et il se lance : *In de tijd van de bliekeblaapataate* (dans le temps des patates pales et bleues...) sur la mélodie de la Brabançonne. Une version que lui et mon oncle nous ont déjà chantée quand nous étions gosses.

Archives (1993) : Ma tante Zus dans sa cuisine me fait part de son aversion du texte de l’internationale, qu’elle trouve primitif et démodé. Et elle tient un plaidoyer pour l’humanisme dont elle a une croyance imperturbable.

Archives (1993) : Ma tante Zus se rend dans une école pour parler avec des élèves du fascisme. Le même jour elle parlera à une petite manifestation à Gand contre le fascisme et le racisme.

Le gouvernement belge tente d’expulser ma grand-mère, communiste et féministe dérangeante. Il faudra l’intervention de nombreuses personnalités dont la reine Elisabeth, pour l’en empêcher.

Il y a des moments difficiles. A l’apogée du stalinisme, le parti exige de ses membres de jurer fidélité éternelle à l’Union Soviétique, chose que tant mon père que mes oncles refusent. Des réunions sont organisées à la maison Plasky avec le comité central du parti. Mes oncles et mon père tiennent bon.

Mon père part en 1955, en pleine guerre froide, à Berlin. Ce sont les contacts d’avant-guerre et le parti communiste qui rendent possible son rêve de longue date : étudier le cinéma, formation encore inexistante en Belgique à cette époque-là. Il veut également participer à la création de cette « autre Allemagne » et décide de rester à Berlin après sa formation. C’est là – pendant le tournage d’un reportage - qu’il rencontre ma mère, institutrice et communiste. Pendant cette période le mur est érigé. L’ambiance durcit. Il reste en Allemagne de l’est jusqu’en 1965 – un an après ma naissance – puis se fait gentiment expulser du pays car considéré comme trop critique envers le système.

Archives : « Terminus Ost » de Frans Buyens, un portrait de la RDA réalisé en collaboration avec mon père.

Archives (1957) : mon père s’est filmé en allant au festival international de la jeunesse communiste à Moscou.

■ Je veux faire le voyage à Berlin avec mon père. Mon père m'accompagnera certainement au camp de concentration de Ravensbrück dans lequel ma grand-mère Moeke et ma tante Zus furent détenues. Elles y ont retrouvé des amies allemandes qui avaient séjourné à l'avenue Plasky. Ces amies les ont aidées à survivre. A Ravensbrück il y a une cellule consacrée à Moeke. Mon père possède les images qu'il a filmé lorsque Moeke a assisté à l'inauguration du camp en tant que monument historique, dans les années cinquante.

On ira voir Berlin, essayer de retrouver l'endroit où il a pour la première fois été confronté au mur. La ville a fortement changé. Aucune trace nulle part. Difficile aujourd'hui de s'imaginer qu'un mur a divisé de manière la plus radicale qui soit cette ville pendant plusieurs décennies. Finalement on va à Bernauer Strasse, un des derniers endroits où une partie de l'installation frontalière a été préservée. *Est-ce que tout cela ne l'a jamais fait douter ? Douter de quoi*, me demandera-t-il. *Douter du communisme*, je lui répondrai. *Mais qu'est-ce que ça a à voir avec mes convictions communistes ?!*

Mais plus important que la déambulation dans Berlin sera le voyage en soi. Mon père ne veut plus voyager. Mais il accepte de faire encore une dernière fois le voyage à Berlin avec moi. On la fera ensemble, en camionnette. C'est la rencontre entre lui et moi qui sera vraiment importante et qui aura probablement plus lieu en roulant qu'une fois sur place. Si sur place on visite des lieux « historiques », tel que le camp de Ravensbrück ou des anciens passages frontières entre l'Est et l'Ouest, c'est surtout pour déclencher des souvenirs et des émotions qui nous poussent plus loin dans notre rencontre.

Mes parents déménagent à Bruxelles et s'installent dans la Forteresse Rouge, à l'avenue Plasky. Pour ma mère, c'est une première rencontre avec le monde capitaliste.

■ Ma mère travaille dans son potager. Je l'interromps car je veux savoir ce que ca représentait pour elle de quitter l'Allemagne pour la Belgique. Elle m'explique combien c'était étrange de quitter le socialisme auquel elle croyait profondément pour aller dans un pays capitaliste. Mais elle était avec mon père. Et c'était un communiste tout comme la famille qui l'attendait à Bruxelles.



■ Que voulez-vous maintenant? Qu'on fasse le procès de la RDA? De quelle façon? Film publicitaire pour la Trabant – film publicitaire pour la 2CV! En Allemagne de l'est on râlait contre les quartiers HLM typiquement « Est ». Mais finalement ils ressemblent étrangement aux buildings Etrimo de chez nous... Comme si c'est ça qui compte! Ce n'est pas ça qui est important. Je fais un film sur le rêve communiste, non pas sur les pays de l'Est.

■ Ma mère dans son potager se souvient des réunions du parti à l'avenue Plasky au cours desquelles elle a voulu convaincre les autres qu'une formation théorique idéologique s'imposait. Non, lui disait mon oncle Roelant, être communiste ça se sent là, en montrant son cœur. Ma mère secoue la tête encore aujourd'hui face à une telle naïveté.

C'est dans « la Forteresse rouge », que j'ai grandi. Enfant, j'ai vu s'y tenir les réunions du parti communiste, les préparations de multiples manifestations (premier mai, contre les armes nucléaires, contre la politique d'austérité, contre le racisme, pour l'égalité des femmes, pour la paix, pour le droit à l'avortement...)

Archives RTBF – VRT : Manifestation sur manifestation...



A droite ma mère avec moi dans ses bras ; Mes deux petits frères et moi (à droite) au 1 Mai

■ La grande radio à lampes modèle « Halle », fabriquée en RDA. Elle a fait le voyage de la RDA en Belgique avec mes parents. Elle avait toujours une place centrale dans notre living. Un engin impressionnant par sa taille en bois d'érable clair avec des boutons en plastique couleur ivoire. Nous aussi on avait appris tout petit que quand mes parents écoutaient la radio, on devait se taire. Le journal était un moment sacré. La radio existe toujours. Un potpourri d'actualités résonne de son haut-parleur.

■ Voilà la maison de mon grand-père, la maison dans laquelle j'ai grandi, avec mes frères, ma sœur et mes cousines... : « il »

Cette maison était notre château, notre forteresse, notre monde à nous. « Il » était toujours là pour nous, pour nous protéger, pour nous accueillir quand on revenait de je ne sais où, quand on venait de faire des bêtises. Plus tard lorsque j'ai commencé à voyager à travers le monde je savais qu'où que je sois, quoi que je fasse j'avais la certitude qu'« il » était là, que je pouvais toujours rentrer et qu'« il » pardonnerait tout. Il est gentil, patient, indulgent... Tendrement il supportait nos cris, nos courses poursuites dans ses couloirs et escaliers...

■ Walter dans la chaise roulante dans la maison de l'avenue Plasky aujourd'hui. Il avance vers le living et emprunte le couloir long de presque 35 mètres. Je me souviens que c'est ici que j'ai appris à rouler à vélo. Que j'ai fait des courses poursuites avec mes frères, en vélo, en tricycle et en roller skates. Dans ce couloir puis au bout du virage dans la chambre de droite et ensuite à travers les autres chambres pour aboutir à l'avant de la maison et repartir à nouveau dans le couloir. Walter et moi nous nous lançons dans une course folle, moi poussant sa

chaise roulante suivant ce même trajet qu'il se rappelle lui aussi avoir parcouru dans sa jeunesse.

■ Le quartier avenue Plasky un dimanche bien calme. Une femme promène son caniche. Je me souviens ; j'avais peut-être 8 ans, que mes petits frères, mes cousines et moi on jouait dans la rue à l'avenue Plasky. On a pris mon go-car et on l'a décoré avec des drapeaux rouges. Ensuite on a fait le tour de tout le bloc de ce quartier à l'époque incroyablement propre bourgeois en jouant aux manifestations en imitant des adultes, les poings levés, les drapeaux en l'air, chantant la mélodie de l'internationale.

Le premier événement politique que j'ai consciemment vécu, était le coup d'état contre l'Unidad Popular du président Salvador Allende au Chili en 1973. Je me souviens des photos dans les journaux de la répression dans les rues de Santiago, les discussions après la mort d'Allende et plus tard Pablo Neruda. Je me souviens que mes parents et mon oncle Roelant (qui habitait également dans la maison de l'avenue Plasky avec sa femme et ses enfants) se mettaient à organiser la solidarité avec les Chiliens, l'accueil des réfugiés.



Le président Allende pendant le coup d'état au Chili, peu avant sa mort

Un jour ma grande sœur nous amène son petit ami chilien, Anselmo. Il a 18 ans de plus qu'elle. Il était un des leaders du parti communiste sous Allende : il fût arrêté par le régime de Pinochet et fût lourdement torturé pendant près de deux ans, avant d'être extradé. Anselmo, on le découvrira plus tard, s'appelle en réalité Antonio. En Europe, il se charge de mobiliser les réfugiés chiliens communistes et vit dans une semi- illégalité, changeant son nom selon le pays où il agit. Mes frères et moi avons commencé à l'appeler Koko, par peur de se tromper de nom en présence d'autres gens. Il devient mon héro (communiste) et alors adolescent, je l'accompagne partout où je peux.

A l'âge de 16 ans je veux devenir membre du parti communiste. Trop jeune selon les statuts du parti, mais je suis un Eekman et ma demande ne peut être simplement refusée. Une exception est possible et j'obtiens ma carte de membre. Je suis trop jeune et je m'ennuie dans les réunions enfumées, généralement tenues en français, et dans les congrès politiques. Je ne sais même pas ce que c'est qu'un communiste. J'y vais aussi pour ne pas décevoir mon père (bien que je pense aujourd'hui que ça ne l'aurait guère déçu) et mon beau frère Anselmo.

■ Assis dans le living chez mes parents, en face de mon père j'essaie de poser la question : « Papa, ça veut dire quoi pour toi, le communisme ? ». Il ne me répond pas, ou pas vraiment. Il tourne autour du pot. Je pose et repose la question. J'insiste, il résiste. Je commence à m'énerver un peu et la c'est au tour de mon père d'exploser, de me traiter de petit journaliste qui pense pouvoir manipuler les gens. Il est là en colère. Moi je reste sur ma faim.

■ Au Chili à Temuco, une ville au sud de Santiago. Les maisons sont toutes en bois. Dans une petite rue, dans une vieille petite maison, je revois mon beau-frère pour la première fois depuis 20 ans. Le soir, assis chez lui, la bouteille de rouge sur la table il parle. La statuette de Lénine, qu'il avait déjà à Bruxelles, lui tient compagnie. Lui et mon père partagent un immense respect mutuel. Est-ce du au fait qu'ils partagent les horreurs de l'emprisonnement et de la torture ? M'apportera-t-il une partie de la réponse que je recherche ?

En 1981, ma famille est divisée : mon père rejette fermement le coup d'état de Jaruzelski, tandis que ma mère le soutient. Mes parents qui ne se disputaient jamais et qui s'aiment encore aujourd'hui vécutent plusieurs jours de grandes tensions. Aux repas du soir à l'avenue Plasky, discussions, disputes et silences se succèdent. Je n'ai jamais oublié ces moments là. Aujourd'hui ils en rient tous les deux, et ont presque oublié que ça ait pu arriver un jour.

En 1988 c'est à mon tour de quitter la maison de l'avenue Plasky pour aller à Berlin. J'obtiens une bourse pour une formation post-graduat à l'école de cinéma de l'Allemagne de l'est. Bien plus que la nécessité d'encore étudier, je vois la chance de vivre quelque temps en RDA, dans le pays où je suis né et dans ce système qui m'intrigue tellement.

■ Une séquence de reconstitution par images évocatrices. En 1989, j'étais étudiant à l'école de cinéma de Potsdam. Un jour je me fais aborder par un agent de la Stasi. Il essaie de me convaincre de travailler pour eux. Lorsque je refuse il met la pression et me menace. Je prends la voiture et roule toute la nuit jusqu'à Bruxelles et là, en plein milieu de la nuit j'en parle à mon père, qui me raconte alors qu'il est passé par une situation similaire. Des images subjectives dans une ambiance automnale devant les anciens bâtiments de l'école, le banc dans le parc, des plans d'autoroute la nuit, défilement des lanternes, la radio parlant des bouleversements en Europe et l'arrivée devant la maison Plasky. J'ouvre la porte et je monte les escaliers. Mon père aujourd'hui dans son lit pour une sieste de midi. Je m'installe au bord de son lit et on se raconte/rappelle ce moment tellement important.

Avec les autres étudiants, je vis la chute du mur de Berlin, la fin du pays et du système en participant à de nombreuses manifestations, réunions, etc.



Berlin. Assis sur le toit de ma voiture avec les autres étudiants pendant la grande manifestation du 4 nov. 89

Archives : « Ein Tag in November » film d'étudiants de l'école de cinéma sur la « Wende », 1989

Archives : news - une manifestation en automne 1989 à Leipzig auquel je participe avec mes amis étudiants. L'image, comment j'utilise une canne en tant que porte drapeau pour le drapeau de l'RDA à fait le tour du monde.

■ La chute du mur de Berlin. Une reconstitution par images évocatrices et archives, des plans subjectifs. La nouvelle tombe comme une bombe. Pendant la nuit débute à Berlin une course folle à pied et en « Trabant »: c'est la ruée vers la Kurfürstendamm, en quelque sorte la rue Neuve de Berlin Ouest. C'est la fête. Je téléphone d'une cabine à mes parents qui sont à Bruxelles. C'est ma mère qui décroche. Elle est déjà au courant. Elle me fait part de son incompréhension vis-à-vis de ce qui se passe. Est-ce la fin ? La fin du rêve. Aucune joie chez elle. Et moi je suis là dans la foule. Un monsieur d'un certain âge m'offre un verre de champagne sur le capot de sa Jaguar. Sa joie, faut-il la partager ? Mais qui suis-je... ?

Archives VTM : en 1989 VTM est venu à Potsdam et y a tourné un portrait de moi ; étudiant belge vivant la « Wende », la fin du système socialiste.

■ Je veux demander à mon père qu'on fasse ensemble la demande auprès des autorités Allemandes pour pouvoir consulter nos dossiers respectifs de la Stasi. Le seul endroit où on peut le faire c'est l'ancien QG de la Stasi à Berlin. Il faut impérativement s'amener sur place. Pas sûr que mon père voudra. Peut-être qu'il trouve que ça n'a plus aucune importance. Est-ce que ce que je vais trouver changera mes idées ? Comme je ne lie pas mes convictions à cet état, je ne crois pas que ça me touchera. Mais le sait-on tant qu'on n'y a pas été confronté ?

Un an et demi plus tard je rentre à Bruxelles et me réinstalle à la maison de l'avenue Plasky. Peu après je suis, pour la dernière fois invité, par le parti communiste. Un congrès (une cinquantaine de personnes réunies dans une salle) décidera de la dissolution du parti communiste. Ni mon père, ni mes oncles ne voient l'intérêt d'y aller. C'est l'unique fois de ma vie que je prends la parole pour un discours politique, écrit pendant la nuit dans ma chambre à la maison de l'avenue Plasky. Je ne peux cacher ma déception : au moment où la disparition du bloc de l'est ouvre de toutes nouvelles perspectives pour des progressistes, ces gens là abandonnent.

■ Avenue Stalingrad à Bruxelles. Le bâtiment dans lequel est installé aujourd'hui Bruxelles Laïque, a été le siège du comité central du parti communiste. C'est ici que s'est déroulé le dernier congrès, le congrès de dissolution du parti. J'y étais dans la grande salle au premier étage. La salle n'a pas changé depuis lors. Elle est toujours aussi triste. J'y ai lu mon seul discours politique, écrit la nuit avant le congrès. Je lis à nouveau ces pages jaunies écrites sur un commodore 64. C'est un appel rempli d'émotion pour sauvegarder le parti, plus nécessaire que jamais ; chose dont j'étais convaincu à l'époque.

■ Je sonne à une porte. Sur la sonnette « Geert Van Istendael ». Il m'ouvre. Il m'attendait. Geert Van Istendael est un poète, écrivain et journaliste. Mon grand frère Klaus, décédé à l'âge de 21 ans, avait lu « Le capital » de Karl Marx à 17 ans. Lu et compris. Il y a environ quatre ans Geert Van Istendael a écrit comment une rencontre avait changé sa vie et sa vision sur l'engagement dans le mouvement de gauche : c'était la rencontre il y a quelques décennies avec un jeune homme d'à peine 18 ans, mon frère Klaus. Assis chez lui je lui demande de me raconter la rencontre avec mon grand frère, décédé il y a 35 ans. Et je veux savoir : pour lui, Geert Van Istendael, c'est quoi un communiste ?

Archives (1992) : Réunion annuelle familiale à Geel. Week-end de l'ascension, Walter arrive au camping après avoir fait 70 km sur son vélo. Il a dans une poche de son vieux costume une brosse à dent et dans l'autre des cigarettes. Au moins 120 personnes sont présentes. Mon père, ma tante Zus et mon oncle Roelant sont là aussi. Mon oncle Wim joue de l'accordéon.

Début des années nonante, mon père, ses frères et sa sœur se réunissent et décident de vendre la maison. Personne dans la famille n'a les moyens de l'entretenir ou de la restaurer. Ils veulent éviter que cet héritage en indivision devienne la source de conflit au sein de la famille. Après leurs morts, les cousins et cousines qui auront droit à une part seront nombreux. C'est finalement en 1996 que la maison est vendue à la société de disques « Virgin ». C'est la fin d'une petite histoire communiste. Seule une plaque sur la façade rappelle le rôle de mes grands-parents.

Archives (1996) : On a filmé la lecture de l'acte de vente chez le notaire, et le dîner qui a suivi – ce fut probablement la dernière fois que les cinq enfants étaient réunis. Ils sont tous sortis dans le jardin avec leurs épouses pour une « photo de groupe » filmée.



Le jour de la vente de la maison. Dernière photo de mon père, ses frères et sa sœur au grand complet

Etrange parallèle : la maison est construite au moment où le communisme est à son apogée, elle joue un rôle central dans la lutte antifasciste et plus tard dans le mouvement communiste en Belgique. Quelques années après la chute du mur, la fin de l'Union Soviétique et la dissolution du parti communiste, elle est vendue à une multinationale pour lui servir de siège commercial.

Archives (1997) : Lorsque la maison appartenait déjà au nouveau propriétaire, j'ai filmé l'architecte en train de placer une plaque commémorative à l'honneur de mes grands-parents.

Archives (1998) : Mon Oncle Walter, mon oncle Roelant et mon père sont invités à visiter la maison alors complètement rénovée. Ils font le tour de la maison, admirent l'œuvre d'art dans la cage d'escalier qui évoque le vécu de la Forteresse Rouge- création d'un artiste bruxellois commandé par les nouveaux propriétaires et constatent que l'âme n'est plus.



■ Je marche avec mon père le long de la route principale du village. Le soleil malingre nous réchauffe à peine. Mon père marche lentement, courbé s'appuyant d'une main sur sa canne et s'agrippant de l'autre à mon bras. Je veux qu'il me dise pourquoi il est communiste, mais il manque de souffle et on poursuit donc la promenade en silence. Au bout de la route se trouve un banc en bois. On s'y installe. Alors pourquoi ? Et il m'explique sans grandes théories, sans grands discours son envie d'un monde sans injustice sociale, un monde bien et fait pour tous. Il m'explique sa vision avec une clarté et une simplicité inespérées. Ce n'est pas compliqué de croire dans ce rêve communiste. Pourtant, à l'heure où il parle, le communisme semble réduit à l'état d'utopie, à quelque chose de complètement inatteignable.

L'histoire se répète et le thème est aujourd'hui plus actuel que jamais. Que feraient mes grands-parents aujourd'hui ? A l'époque ils avaient accueilli et soutenu des réfugiés, victimes du fascisme, bien avant que le reste du monde était simplement prêt à reconnaître la situation. Et aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il en serait si la Forteresse Rouge était encore une Forteresse Rouge ?

■ Une souri avance de manière hésitante le long du couloir de mon appartement. Toujours tout prêt du mur, en reniflant l'environnement. Elle avance et avance encore. Devant elle, probablement un mètre plus loin, un morceau de fromage l'attend ... dans une trappe tendue pour lui briser la nuque. Serais-je prêt à laisser entrer un étranger chez moi ? Est-ce mon engagement plus grand que mon envie de confort ? La maison de l'avenue Plasky, serait-elle aujourd'hui un centre d'accueil pour des réfugiés venant de Syrie si on l'avait toujours?

■ Mon neveu Pablo a vécu une partie de son enfance dans la maison. Il ne peut jusqu'à aujourd'hui accepter la perte de celle-ci. Plus il s'engage - sur Facebook ! - pour la gauche, plus il s'exprime par rapport à la maison. C'est un symbole. Quand il le peut il passe devant, sans jamais entrer, mais sur Facebook il commence à débattre de la possibilité de la racheter. Pour en faire quoi?

■ Une manifestation a lieu au centre de Bruxelles. Des dizaines de milliers d'employés marchent contre les mesures d'austérité du gouvernement. Des drapeaux, des banderoles, des chants et des slogans.

Parmi la foule se trouve Timm, mon fils âgé de 27 ans. Il ne crie pas, ne porte pas de drapeau, mais marche avec les autres. Il rencontre quelques amis, l'un travaillant pour le syndicat, l'autre membre du PTB. A la fin de la manifestation le ton se durcit. Des pétards sont jetés, des manifestants masqués se montrent de plus en plus offensifs. La police avance vers eux, les canons à eaux sont actionnés. Jets de pierres, puis une voiture se met à bruler. D'une distance plus au moins sûre Timm observe les événements, curieux, intéressé. Timm est partagé entre la méfiance – ces gens là, qui sont-ils ? Des ouvriers ? Des anarchistes ? Des provocateurs ? – et la sympathie. Mais le gouvernement n'a que ce qu'il mérite !

Dans un café de Bruxelles, Timm boit une bière avec des amis. Ca discute ferme sur ce qui s'est passé à la manif, sur le gouvernement, sur l'austérité, sur la fin oui ou non imminente du système capitaliste. Ca chauffe autour de la table, le ton monte... Timm est convaincu que les choses vont changer. Avec ou sans communistes, à la limite il s'en fout. Mais le rêve est important. Lui, il veut ce monde meilleur, plus juste pour tous. Pour lui le rêve est réalisable. Et il explique...

■ Est-ce les « Nuits debouts » ou un autre mouvement ? Une manifestation des « Indignés » de partout, rassemblés à Bruxelles, capitale de l'Europe ? Des jeunes et des moins jeunes s'y rencontrent. Des discours et débats se suivent. Les gens rassemblés partagent leur colère et leur passion, leur envie que les choses changent. Est-ce un nouveau vent ?



4. NOTE D'INTENTION DE L'AUTEUR

POURQUOI CE FILM ?

Comment peut-on aujourd'hui rester indifférent aux évolutions dans le monde de nos sociétés. L'injustice sociale est tenace, sinon grandissante ; la prise de pouvoir des grands acteurs économique et l'impuissance flagrante – ou est-ce la collaboration ? – des politiciens, sont ahurissants.

On peut poster convulsivement tout et rien sur Facebook et se réjouir des 'likes' qu'on reçoit après avoir disséminé ses idées. C'est ce que font mon neveu Pablo et mon fils Timm.

On peut participer à toutes les manifestations et grèves comme le fait un de mes cousins. On peut sombrer dans l'indifférence, faire semblant que ça ne nous concerne plus et refuser de suivre les informations à la télé ou dans les journaux.

On peut également réagir en faisant un film qui part à la recherche de réponses. C'est ma position.

Lorsque je vois naître les mouvements dans le sud de l'Europe tel que Podemos et Siriza, lorsque je vois poindre les « nuits debouts », d'abord en France et ensuite chez nous, je me dis que je ne suis pas le seul à chercher une réponse, mais qu'on est nombreux, voire très nombreux.

Moi j'exprime ma recherche de réponses, ma colère face aux injustices sociales et ma révolte par un film. Par ce film. Je pourrais dire que c'est un film sur l'engagement. Je préfère dire que c'est un film sur la colère et la résistance.

« Suis-je communiste ? » est la question qui traverse tout le film. Elle en est le moteur, le et le tendeur.

Je commence par ma colère qui m'accompagne tous les jours et que je ne sais plus comment contenir et je termine par ce des mouvements qui aujourd'hui pourraient être l'équivalent de ce qu'était le communisme à l'époque de mon grand père. L'histoire se répète et les similitudes sont probablement bien plus nombreuses et flagrantes qu'on ne le croit.

Et donc ce film qui raconte 3 générations (et plus) d'engagement et de colère, le raconte au travers de la maison familiale qu'on surnommait « la Forteresse rouge » et de ses habitants.

C'est un film de quête : si je le fais c'est parce que je me pose tellement de questions et que je n'ai pas – encore – la réponse et que je constate - encore une fois- autour de moi que je ne suis pas seul.

Mon grand-père a trouvé sa réponse en devenant communiste. Il était persuadé que c'était LA solution ; et la seule possible. Le droit chemin était celui qui menait au communisme. Je regrette énormément de ne pouvoir lui poser en direct la question de ce que communisme signifiait pour lui.

Mon grand père a conçu et fait construire la maison pour servir sa cause. La maison est devenue un symbole de la lutte communiste encore pendant sa vie.

Mon père et mes oncles s'en sont servis également pour leur cause et la maison était en tant que cela connu dans le milieu de gauche. Mon père et mon oncle ont eux aussi cru et croient toujours (avec plus de nuances) que le communisme est la réponse. Mais c'est quoi exactement « leur communisme » ?

Et moi-même j'aimerais être autant convaincu qu'eux. J'ai grandi au sein de ce symbole belge du communisme et j'ai reçu comme beaucoup de citoyens de part le monde une base d'éducation communiste/ humaniste/ progressiste. Mais c'est quoi, mon communisme ?

Je ne suis pas à la recherche du paradis perdu. Il n'est pas mon intention ni dans mon envie de faire un film nostalgique. Les tentatives de systèmes communistes sont ce qu'ils sont. Je suis à la recherche de ce qui fait ce rêve et pour que ce rêve puisse être rêvé il faut bien imaginer quelque chose de réalisable, quelque chose qui nous donne vraiment de la motivation de lutter pour un monde meilleur.

C'est donc en passant par l'histoire de la maison que j'avance à travers les différentes générations, toute en posant et reposant la question du communisme. C'est ce que je cherche, avec toutes les nuances, toutes les subtilités... Je ne crois pas aux réponses univoques et réductrices, je ne crois pas au noir et blanc. Je le fais pour moi et pour tous ces autres qui se révoltent aujourd'hui. C'est la question qui me motive, qui me fait avancer dans mon film.

L'histoire de la maison de l'avenue Plasky, la Forteresse Rouge, celle des gens qui y ont séjourné et ce qui les a motivé, est une histoire qui doit être racontée, et qui ne peut pas se perdre. Je suis le seul à pouvoir le faire et si je ne le fais pas maintenant, personne ne le fera. En tant que réalisateur, je me suis toujours considéré comme un conteur. Pour moi le cinéma documentaire n'est pas que de l'observation. Il s'agit de raconter des histoires que je puise dans le réel, c'est vrai, mais qui restent malgré tout des histoires!

Ici, il y a d'une part l'histoire de la maison et l'histoire de la famille, et d'autre part l'histoire du rêve communiste qui s'entremêlent étroitement. Je veux les raconter tant qu'il y a encore des gens pour le faire : mon père, qui a 89 ans, et Walter, mon seul oncle encore en vie à ce jour, qui vient de fêter son 92ième anniversaire. Tous les deux ont encore toute leur tête et les pensées claires. Ils n'ont pas perdu leur vision du monde, leur combativité... Mais pour combien de temps encore ?

L'histoire de ce film n'est pas seulement celle de Walter et de mon père, c'est aussi la mienne. J'ai toujours vu mon père et mes oncles tout comme ma tante se fâcher et s'engager contre toute forme d'injustice, chose que j'ai en commun avec eux.

Mon père m'a raconté un jour que son père était d'abord humaniste et ensuite communiste. Plus tard, il m'a dit que si on lui expliquait de manière convaincante que l'humanisme et le communisme n'étaient pas compatibles, il choisirait sans hésiter l'humanisme.

Pendant mon adolescence, j'ai plusieurs fois rencontré des gens qui ont connu mes grands-parents ; des gens qui sont passés par la maison de l'avenue Plasky, parfois pour quelques heures, parfois pour très longtemps. Pour eux cette maison était le temple de l'humanisme.

Après la disparition des mouvements communistes chez nous, à la suite de l'effondrement du bloc de l'Est, on ne s'appelait plus communiste. Mais cette volonté de lutter contre l'injustice et de lutter pour une société humainement plus juste est restée inchangée.

Mon père suit l'actualité de près. Walter aussi. Leur colère envers toute l'injustice ne s'est pas amoindrie. Mais, comme le dit mon père : ils ont essayé toute leur vie et maintenant ils sont trop vieux. Ce sera aux nouvelles générations de créer ce monde meilleur. Peu importe si ça s'appelle communisme.

Si moi-même je me suis posé beaucoup de questions sur mon engagement, j'ai observé à quel point mes oncles et mon père étaient peu perturbés par les bouleversements dans le monde. Ils n'ont jamais liés leur conviction au sort de l'Union Soviétique. Ils ont toujours continué à croire dans un monde meilleur. Aujourd'hui encore ils sont convaincus qu'on peut agir pour faire la différence. Je n'ai jamais vu chez eux une quelconque amertume. Ni vis-à-vis du prix qu'ils ont du payer, ni vis-à-vis de l'échec de l'idéal pour lequel ils se sont battus. Communistes, ils le sont, ils l'ont vécu et ils peuvent en témoigner avec passion, avec colère, avec humour...

Il y a une question que j'ai toujours voulu absolument poser à mon père mais que j'ai réservé pour le tournage : « Papa, pourquoi t'es communiste ? »

Je voudrais savoir ce que ça veut dire pour lui : « être communiste » ? C'est quoi dans sa vision : « le communisme » ?

Qu'est-ce qui a motivé quelqu'un comme mon père à le devenir ? Qu'est-ce qui a motivé mon grand-père et ma grand-mère à l'être jusqu'à en payer le prix fort ?

Un jour, il n'y a pas tellement longtemps, un ami m'a parlé de son fils, un jeune adulte, qui voulait m'interroger sur le communisme, le mur de Berlin etc. Il m'expliqua que pour son fils tous ces événements étaient comme le cinéma en noir et blanc.

Je veux lui raconter cette histoire en couleur, sans tomber dans le piège du didactisme, sans prêcher, mais avec une bonne dose d'humour, d'ironie et d'autodérision.

A travers le conte de l'histoire de la maison de l'avenue Plasky je veux raconter l'histoire du rêve communiste. Je veux la raconter le plus humainement possible. C'est à travers la petite histoire que je veux raconter la grande. Non pas de manière académique, mais de manière personnelle, quasi instinctive et émotionnelle.

LES PERSONNAGES...

...principaux



La MAISON

Construite en 1930 à l'avenue Plasky à Bruxelles, en style Bauhaus. Elle fait 400mètres carré au sol et comporte 3 étages et des caves sur toute la superficie. Mon grand-père la fit construire dans le but d'y installer sa société d'une part et d'autre part d'y vivre avec sa famille tout en en faisant un lieu d'accueil. Au rez-de-chaussée se trouvait son bureau et une partie du stock de marchandises. Au premier étage il y avait l'immense salon et la cuisine – le vrai cœur de la maison - et les chambres. Au deuxième étage une grande terrasse de près de 100 mètres carré et des chambres pour les invités. La maison était une personnalité importante dans la vie de tous ceux qui y ont vécu. Je ne sais pas pourquoi mais je l'ai toujours considéré comme un être vivant « il », quelqu'un qui possède la patience d'un bon vieux grand-père, qui pardonne ses enfants bruyants avec un sourire et écoute en silence les conversations passionnées des adultes. Pour protéger les murs des couloirs et des cages d'escaliers des mains sales des nombreux enfants, les réfugiés allemands les ont recouverts de boiserie faite avec le bois des caisses de laine de mon grand-père. Les murs étaient décorés de gravures et de peintures de Kurt Peiser, un très bon ami de mes grands-parents.

Il a été un refuge pour nous, et il l'a été pour tellement de gens. Avant la guerre les réfugiés. Dans les années 80 encore, j'en rencontrais qui me parlaient de ce temple, de ce monument avec tendresse et admiration, en des termes rarement réservés aux bâtiments.

La maison a toujours vécu au rythme des événements mondiaux liés au communisme, que ce soit le stalinisme d'après guerre, la création de la république populaire de Chine en 1949 par

Mao, les révoltes à Budapest en 1956, à Prague en 68 ou bien encore la révolution cubaine en 59, la guerre du Vietnam de 55 à 75, la présidence d'Allende au Chili entre 70 et 73, l'érection et la chute du mur à Berlin en 61 et 1989 etc.

De nombreuses réunions politiques s'y sont tenues et une foule de manifestations s'y sont préparées.

Mais pour nous la maison était notre forteresse protectrice, notre terrain de jeux avec ses immenses caves, un fabuleux labyrinthe bourré d'objets et de meubles divers. Mes frères, mes cousines et moi-même avons appris à rouler en vélo dans ses couloirs.

Pour beaucoup de gens qui y ont séjournés, elle est restée mythique. Pour nous, « il » est un membre de la famille à part entière.

Avec les images et séquences tout au long de ce film je lui redonnerai la vie, pour que ce ne soit plus la momie que c'est maintenant. J'essaierai d'insuffler une âme dans son corps.



Mon oncle WALTER

Né le 21 novembre 1923. Il est le deuxième enfant après Tom. A l'invasion de la Belgique, le gouvernement belge lance un appel invitant les jeunes hommes à rejoindre l'armée des alliés en France. Tom et Walter se mettent en route mais sont pris au piège entre les deux fronts. Tom meurt, tué par l'éclat d'un obus, Walter survit gravement blessé par un shrapnel. C'est le grand atlas familial qu'il portait dans son sac à dos qui l'a préservé du pire. En rentrant, il rejoint la résistance. Après son arrestation il est longuement emprisonné à Breendonck pour ensuite être transféré au camp d'Oranienburg, non loin de Berlin. Selon ses dires, Oranienburg était un soulagement après l'horreur de Breendonck. Après sa libération, il rentre par ses propres moyens à Bruxelles. Il s'enferme alors avec ma grand-mère pendant des heures pour tout lui raconter et décide de ne plus jamais en parler. Les camps deviennent tabous.

Il épouse Anita, une jeune juive polonaise, qui avait été accueillie par ma grand-mère à l'avenue Plasky. Il obtient son diplôme de secondaire au jury central, puis suit des cours de géomètre en cours du soir. Il se fait engager par la ville de Bruxelles où il travaille jusqu'à sa pension.

Il reçoit du gouvernement belge en tant qu'indemnité de prisonnier de guerre un bout de terrain sur lequel il construit de ses propres mains une immense maison en bois. Il a cinq enfants.

Lorsque j'étais enfant et que je venais loger chez mon oncle Walter, je l'ai très souvent aperçu attablé la nuit dans l'immense salon, fumant et dessinant des petits carrés sur des bouts de papiers, des journaux et des boîtes d'allumettes. Il ne supportait pas le bruit, la maison se trouvait au fond du bois. Un petit sentier, trop étroit pour que des véhicules puissent passer, y menait. En même temps, c'est quelqu'un de toujours joyeux et qui adore rire. Ce n'est que depuis quelques années qu'il commence à parler de sa vie. Récemment, il s'est mis à écrire ses mémoires avec l'aide de sa fille ainée. Depuis le décès de sa femme, Anita, il vit seul toujours dans cette maison. Il a fêté il y quelques mois son 92ième anniversaire.



Mon père JOHAN

Né le 11 janvier 1927 à Rixensart. Il se fait arrêter à l'âge de 17 ans, en 1944, en même temps que ma grand-mère. Il part avec les derniers transports de prisonniers quittant la Belgique vers le camp de Neuengamme où il fait du travail forcé dans l'industrie d'armement. Il tombe malade et la guerre se termine juste à temps pour lui : il arrive en Belgique plus mort que vif. A Bruxelles, les médecins ne lui donnent plus que quelques heures à vivre mais une amie de ma grand-mère réussit à le ramener à la vie.

Il obtient son diplôme de secondaire au jury central et tente des études d'architecture. Mais il abandonne après un an et demi.

En 1955, il part à Berlin-Est où il travaille jusqu'en 1965 comme cinéaste. C'est un choix volontaire. Au-delà de la possibilité qui lui était offerte de se former en tant que cinéaste, il veut aider à construire une meilleure Allemagne, une société socialiste. C'est là qu'il rencontre ma mère, qui a déjà deux enfants d'un premier mariage. Mon père n'envisage plus du tout de retourner vivre à Bruxelles. Sa vie est là. Lorsqu'il exprime des opinions trop critiques par rapport à la RDA, on lui interdit de travailler. La famille revient en Belgique et s'installe à la maison à l'avenue Plasky. Père de famille avec cinq enfants, il lui est impossible de faire sa vie dans le cinéma. Il change complètement d'orientation et lance une menuiserie avec son jeune frère Roelant. Nous grandissons dans une grande pauvreté, mon père et Roelant n'ayant pas l'esprit assez mercantile. Finalement il est engagé à la Cinémathèque Royale de Belgique où il travaille jusqu'à sa pension. Depuis 1990 mes parents habitent une petite ferme à la campagne.

Mon père a aujourd'hui la santé fragile et marche assez difficilement. Il passe beaucoup de temps à lire les journaux et à suivre les nouvelles en s'indignant face à l'hypocrisie et l'injustice. Ce qu'il n'a pas perdu : sa capacité d'autodérision et son humour grinçant.



Moi PIET

Je suis né le 16 septembre 1964 à Berlin-Est. J'arrive à l'âge d'un an avec mes parents, mon grand frère et ma sœur en Belgique. Peu après mon petit frère Tinko naît, suivi un an plus tard par mon frère Douke. Depuis tout jeune, nous sommes témoins de l'engagement de nos parents qui n'hésitent pas à nous emmener à toutes les manifestations possibles. Nous n'allons évidemment pas au scouts mais rejoignons quelques temps les pionniers – l'équivalent des scouts au sein du parti communiste. Nous - mes frères, ma sœur et mes trois cousines, filles de mon oncle Roelant- grandissons à l'avenue Plasky. Ce labyrinthe reste durant des années notre royaume, lorsque nous ne bricolons pas à la menuiserie sous les regards de mon oncle Roelant et de mon père.

A l'âge de 16 ans, je rejoins le parti communiste et découvre un groupe de gens qui passe son temps à se réunir et à tenir des congrès qui ne semblent pas servir à grand-chose.

Je fais mes études de cinéma à l'INSAS et rencontre grâce à son directeur, Mr. Ravar, le directeur de l'école de cinéma de Potsdam en Allemagne de l'Est. Je pars à Berlin pour étudier pendant un an et demi à l'école de cinéma. Mon but principal est de découvrir l'Allemagne de l'est de l'intérieur (c'est après tout le pays où je suis né), mais pendant que je m'y trouve la chute du mur a lieu et quand je quitte l'école, l'Allemagne de l'Est n'existe plus.

En rentrant je me lance en tant que réalisateur de films documentaires et gagne ma vie comme journaliste. Etant le dernier habitant de l'avenue Plasky, je me charge de vendre la maison comme le souhaitent mes oncles, ma tante et mon père.

Les autres....

Ma mère Heidi Eekman

Né en Allemagne en 1937 elle a vécu le nazisme, la guerre, les bombardements et la famine d'après guerre. Elle a grandi dans le socialisme de la RDA. Institutrice de formation, elle dirigeait une grande colonie de vacances pour les pionniers à la côte où elle rencontre mon père en 1963 alors qu'il était venu tourner un reportage. Elle a toujours été communiste convaincue et très fidèle à « son » Allemagne.

Anselmo Inostroza (Koko)

Mon ancien beau frère. Communiste chilien. Il a été un des dirigeants du parti communiste au Chili, s'est fait torturer par la police de Pinochet, a vécu longtemps en Belgique, en partie dans la maison avenue Plasky et depuis 1995 vit à nouveau au Chili à Temuco, à 500 km au sud de Santiago. Il n'a jamais douté une seconde de son communisme. Plus je grandissais, plus on avait des conflits, principalement dus à ma façon de m'interroger sur l'engagement.

Geert Van Istendael - Poète, écrivain, journaliste flamand. Communiste ou « proche de l'être ». Il a connu mon frère aîné et sans avoir rencontré le reste de la famille, nous connaît presque intimement. Il a toujours parlé de notre famille de manière presque mythique.

José Gotovitsch – ancien directeur du centre de recherches et d'études historiques de la Seconde guerre mondiale et directeur scientifique du Centre des archives communistes en Belgique. Il connaît l'histoire de la maison et de la famille et apportera une réflexion sur le communisme, mais de façon humaine et vivante bien plus que scientifique.

Line Eekman – ma cousine, fille aînée de Walter. Elle a tenté avec lui de donner forme au livre que Walter voulait écrire sur son père. Pendant de longues sessions, ils ont discuté et parlé de toute l'histoire de la Forteresse Rouge.

Esther & Armand Cwi – Esther est une des filles espagnoles accueillies par mes grands-parents. Pour elle Moeke n'est rien d'autre que sa mère. Elle a rencontré son mari Armand dans la maison de l'avenue Plasky, où il était venu rendre visite à ma grand-mère.

Timm – Mon fils de 27 ans. Il a fait des études de sciences politiques. Il a lu Karl Marx et bien d'autres auteurs. Il y a environs un an et demi, il a pris sa carte de membre au PTB. Il se sentait communiste et avait envie de découvrir de l'intérieur ce qu'était le PTB. Il croit au rêve de manière bien plus radicale que moi je l'ai jamais fait.

Pablo – Mon neveu, le fils de ma sœur et du communiste chilien Antonio. Son père étant tout le temps parti de par le monde pour sa lutte communiste, Pablo a grandi sans père et a passé beaucoup de temps chez moi. Timm et lui sont de très bons amis, quasiment des frères. Depuis quelque temps je remarque chez lui un virement vers la gauche de plus en plus radicale mais en même temps très réfléchi et fondé, beaucoup moins émotionnel comme c'est le cas chez moi.

Malgré le fait que mes autres oncles et ma tante soient décédés, je les joins à ma liste de personnages. J'ai tourné une matière importante avec eux sans laquelle je ne pourrai pas faire ce film tel que je le prévois.

Annette Eekman – ma tante, appelée Zus (Sœur). Ce n'est qu'à l'adolescence que j'ai appris que Zus n'était pas son vrai nom. Elle était institutrice de Néerlandais (notamment la mienne).

Une femme d'une incroyable sagesse et générosité humaine. Né le 1/11/1921 et décédée en novembre 1997.

Wim Eekman – le plus jeune de mes oncles. Ingénieur de formation. Sa grande passion était son accordéon. C'est celui qui a eu le plus de conflits intérieurs par rapport au prix que la famille a dû payer pour son engagement. Né le 10/9/30 et décédé en décembre 1999.

Roelant Eekman – mon oncle. Menuisier. Il habitait avec sa femme et ses 3 filles dans la maison de l'avenue Plasky pendant toutes les années où j'y ai vécu. Il était probablement le plus activement engagé au sein du parti, présent dans toutes les manifestations. Né le 6/4/29 et décédé en 2014.

LES ARCHIVES

Mes archives personnelles

En 1992, j'ai tourné une première fois pendant deux semaines. Les images ont été tournées en Hi8 avec le caméraman Berlinois Olaf Skrzypczyk et l'ingénieur de son Bernd Sahling: J'ai rendu visite à mes trois oncles, ma tante et mon père, chacun chez eux, pour les filmer et les interviewer sur la maison et son histoire, leur lien avec celle-ci, leurs convictions... Il s'agit d'énormément d'heures d'entretiens parfois très personnelles. Nous avons aussi accompagné mon oncle Walter à une grande fête/réunion de famille qui se tenait le weekend de l'ascension : nous campions sur une prairie près de la frontière Hollandaise. Il y est arrivé comme il l'a toujours fait, en vélo. 70 km avec dans une poche de son vieux costume sa brosse à dent et dans l'autre ses cigarettes. Nous étions plus ou moins 120 personnes. Mon père et mon oncle Roelant étaient également présents. Mon oncle Wim y jouait de l'accordéon. Ma tante Zus était là aussi. Nous avons également suivi ma tante lorsqu'elle se rendait dans les écoles pour parler de l'histoire de la résistance. On l'a aussi accompagnée quand elle a été invitée à parler à un rassemblement contre le racisme et le fascisme à Gand à la suite d'une agression purement raciste survenue quelques jours auparavant. Pendant ces tournages nous avons tourné un grand nombre de plans dans et de la maison à l'avenue Plasky, telle qu'elle était à l'époque, encore habitée.

En 1996, j'ai à nouveau filmé, cette fois en super16mm avec le caméraman Jörn Hampäcke et l'ingénieur de son Fred Meert. Nous avons tourné dans la maison, déjà vide, avec chacun de mes oncles, ma tante et mon père, pour rappeler tout ce qui s'y est passé. Dans la cuisine, ma tante m'a raconté sa vie avec mes grands-parents et tous les invités. Avec Wim on a déambulé dans les immenses caves en parlant de la résistance et comment les personnes cachées dans la maison (prisonniers russes évadés, résistants et autres...) y roulaient en vélo pour se maintenir un peu en mouvement. On s'est promené sur les terrasses avec Roelant pendant qu'il se remémorait ses nombreuses heures avec les enfants espagnols et le groupe de musique qu'ils avaient créé. Dans les couloirs, nous avons filmés une discussion entre mon père et moi à propos de son père « Vader ». On a filmé Walter qui raconte l'histoire communiste de la maison et l'arrestation par la Gestapo.

1996: Tournage de 2 jours avec le caméraman Michel Baudour et l'ingénieur du son Fred Meert. On a filmé la lecture de l'acte de vente chez le notaire, et le diner qui a suivi – ce fut probablement la dernière fois que les cinq étaient réunis. Ils sont tous sortis dans le jardin avec leurs épouses pour une « photo de groupe » filmée.

On est retourné une dernière fois à la maison pour filmer des images de l'immeuble vide, poussiéreux, abandonné... Matière en Super16mm

En 1997, lorsque la maison appartenait déjà au nouveau propriétaire, j'ai filmé l'architecte en train de placer la plaque commémorative. Matière en DVCPRO 25

En 1998, mon Oncle Walter, mon oncle Roelant et mon père ont été invité à visiter la maison alors complètement rénovée. Ils ont fait le tour de la maison, ont admiré l'œuvre d'art dans la cage d'escalier qui évoque le vécu de la Forteresse Rouge - création d'un artiste bruxellois commandé par les nouveaux propriétaires - et ont constaté que l'âme n'y était plus. J'ai filmé cette visite avec une caméra DV.

Les archives de mon père

Après la guerre, mon père s'est servi de l'indemnisation qu'il a reçue de l'état belge pour la période passée en camp de concentration pour s'acheter une caméra bolex paillard 16mm. Pour s'exercer, il tourne un grand nombre de petits films (chacun de 30m : 2'40) dans et autour de la maison, avec la famille etc..

En 1951 il a tourné avec cette caméra l'enterrement du leader communiste charismatique Julien Lahaut.

En 1957 mon père part avec le train spécial qui amène les délégués est-allemands au festival international de la jeunesse (communiste). La DEFA lui avait demandé de faire un petit documentaire sur ce voyage ainsi que sur le festival. Il s'est à cette occasion filmé lui-même en tant que protagoniste.

En 1959, peu avant sa mort, ma grand-mère s'est rendue à Ravensbrück près de Berlin pour l'inauguration du camp de concentration en tant que monument. Mon père l'y accompagnait avec sa caméra.



Ma grand-mère en visite à Ravensbrück – 1959

En 1963 le cinéaste Frans Buyens s'est rendu en RDA pour y faire un long documentaire sur « l'autre » Allemagne : *DEUTSCHLAND, TERMINUS OST*. Il filme avec un regard de sympathie et néanmoins critique la société est-allemande. Pour ce film, il collabore étroitement avec mon père qui est son conseiller, assistant réalisateur et parfois cameraman. Quelques reportages d'actualités réalisés par mon père pour le journal cinématographique, tous traitants de sujets sur la société « socialiste ».

Autres

Quelques films de « Kamera der DDR », une unité de production en RDA spécialisée en documentaires sur la RDA en tant qu'Etat idéal, une société parfaite et une population heureuse.

La télévision de l'Allemagne de l'est DFF a fait un film avec ma tante Annette. Ce film existe toujours dans les archives.

La DFF a également fait un film sur Charlotte Müller. C'était une jeune femme réfugiée communiste, qui a été accueillie par mes grands-parents à l'avenue Plasky. Lors de l'invasion des Allemands, elle a été emprisonnée au camp de Ravensbrück, où ont également été envoyées ma tante et plus tard, ma grand-mère. Pour Charlotte Müller, l'avenue Plasky était ce temple mentionné auparavant.

En 1997 les cinéastes Lydia Chagoll et Frans Buyens ont fait de longues interviews avec ma tante Annette et avec mon oncle Walter.

44 ANTWORTEN (44 réponses) de Loretta Walz. 44 interviews avec ma tante Annette Eekman – « Zus »

Un cousin de mon père, Alan Eekman, a durant des années, filmé à l'avenue Plasky des heures de matière avec sa caméra Double8. Archives retrouvées tout récemment.

Comme mon grand-père était un grand photographe amateur, il existe de nombreuses photos d'avant guerre : de la maison, de la famille, des enfants espagnols. Il existe également d'immenses quantités de photos datant de la guerre jusqu'à aujourd'hui faites par toute la famille.

Toute une série de lettres etc.

Des archives du ministère de l'intérieur dont, entre autre, une liste de toutes les personnes ayant officiellement résidé dans la maison de l'avenue Plasky.

Il y a plusieurs livres et articles qui parlent de la maison et/ou de la famille.

En autres :

- « Moeke » - un livre édité en 1961 à la mémoire de ma grand-mère (recueil de témoignages)
- « Goethe in Dachau » (Goethe à Dachau) - roman de Nico Rost - 1946
- « Die Klempnerkolonne von Ravensbrück » (la colonne des plombiers de Ravensbrück) – roman de Charlotte Müller
- « C'est un joli nom, camarade » - Jean Fonteyne
- « Los niños » - Hilde Pauwels

En octobre 1989, j'ai été filmé par les médias Allemands et internationaux pendant une manifestation pour l'Allemagne de l'Est. J'avais utilisé la canne - que j'utilisais à ce moment là suite à mon accident- comme mat pour le drapeau de la RDA, attirant ainsi toutes les caméras.

Le 9 novembre 1989, la plus grande manifestation de l'histoire de la RDA a eu lieu à l'Alexanderplatz à Berlin. J'y étais photographié et filmé pendant que nous, les étudiants de l'école de cinéma, filmions l'événement du toit de ma voiture.

Peu après la chute du mur, VTM, dans le cadre d'une série sur des belges à l'étranger, a fait un portrait de moi à Berlin au cours duquel nous avons parlé du « Wende ».

EIN TAG IN NOVEMBER (Un jour en novembre) de Jörn Zielke, documentaire sur la chute du mur filmé par les étudiants de l'école de cinéma de Potsdam

ES WAR EINMAL (Il était une fois) de Kerstin Bastan, documentaire très émotionnel sur la fin de la RDA.

J'ai moi-même fait une grande quantité de photos pendant les manifestations du lundi à Leipzig qui ont déclenché la chute du régime en RDA

Les grandes archives

A l'international :

L'homme à la carabine de Sergueï Youtkevitch, fiction 1938 sur la révolution russe

Lénine en octobre de Mikhaïl Romm, 1937, fiction sur Lénine

Good bye Lénine ! de Wolfgang Becker 2003

La révolution russe

L'enterrement de Lénine

La réforme de l'agriculture et la révolution industrielle en URSS

Hitler au pouvoir en Allemagne

Staline et la victoire de la deuxième guerre mondiale

Mao et la victoire en Chine

La révolution cubaine et Fidel Castro

L'arrivée au pouvoir d'Allende et ensuite le coup d'état de Pinochet

Le mouvement de Solidarnosc et le coup d'état de Jaruzelski en Pologne

Festival international de la jeunesse à Moscou et Gorbatchev qui annonce Glasnost

L'ouverture des frontières en Hongrie

L'annonce de l'ouverture du mur et la foule en route vers Berlin Ouest.

La destitution de Gorbatchev.

En Belgique :

Grève générale de l'hiver 60

1 Mai (début des années '70)

Démonstration contre les missiles

Manifestation FDF et RW à Bruxelles (début '70)

Extrait du livre de Nico Rost, *Goethe in Dachau. Literatuur en werkelijkheid* (Amsterdam: L.J. Veen's Uitgeversmaatschappij, 1946).

En passant ce matin-là, baraque 13 – la baraque des tuberculeux – portant un message pour l'infirmier en chef: « deux jeunes avec un brancard, aux douches !... » (ce qui signifiait qu'un nouveau convoi arrivait avec des morts et des blessés), quelqu'un m'interpella. Je ne le reconnus pas tout de suite, mais bientôt je me souvins l'avoir rencontré chez Eekman, il y a déjà des années à Bruxelles, avenue Plasky. Il me raconta que « Vader » était mort à Mauthausen. Déjà en 43. Ce fut un choc et cette nouvelle ne quitta plus mes pensées.

« Vader » Eekman avec sa grande et belle maison avenue Plasky ! Un état dans l'état avant la guerre, où le droit d'asile était octroyé à quiconque, pour des raisons politiques, devait quitter sa patrie. « Vader » Eekman ! Ainsi l'appelait-on, non seulement ses six enfants et les cinq espagnols, pour qui il fut un deuxième père, de même, tous ces enfants espagnols, qui dans sa maison de campagne à Rixensart avaient trouvé un refuge, mais aussi de nombreux émigrés politiques qui souvent habitèrent chez lui pendant des mois.

(...)

Jamais je n'oublierai ces dimanches, quand – souvent avec dix ou quinze amis – avec sa propre famille déjà si nombreuse, nous prenions le repas du soir. Vers environs neuf heures, les trois plus petits et les cinq filles espagnoles souhaitaient bonne nuit à Vader et à Moeke avec une bise.

A nouveau je vois le visage d'Eekman devant moi, je sens son tendre amour pour les hommes, qui l'animait en tout ce qu'il faisait, mais aussi sa volonté d'aider à détruire tout ce qui pouvait empêcher le bonheur de l'homme. Vader savait que le communisme était la jeunesse du monde, comme l'avait formulé Vaillant-Couturier et aussi, que la jeunesse allait le créer. Qui se battait pour cela, était le bienvenu chez lui, nuit et jour, pouvait compter sur son soutien et était son ami

(...)

Est-ce que « Moeke » et ses enfants vivent toujours dans cette grande maison, ont-ils eux aussi été déportés ou à leur place, est-ce les allemands qui y demeurent désormais? Que les boches sentent dans ses pièces, la haine brûlante qui a été entretenue contre eux ! Que les murs s'écroulent sur eux, qu'ils les écrasent ! Parce que cette maison est un endroit sacré qui ne peut être profané. Plus que pour nulles autres habitations de peintres ou de poètes célèbres, on devrait placer là une plaque commémorative portant ce texte : « Ici habitait Alex Eekman. Il était pour des centaines d'antifascistes de nombreux pays, un soutien et un ami ».



1930



1980



2014

Qui est-le conteur ? (Le rôle de mon père et de mon oncle).

Mon père a son caractère. L'âge fait le reste. Il est prêt, même ravi, de parler avec moi, de se creuser les méninges pour se remémorer les grands événements ainsi que les petites histoires qui ont marqués sa vie. Parfois ça lui demande du travail. Petit à petit les choses émergent. Parfois il faut les reprendre quelques jours plus tard, le temps que les pièces du puzzle refassent surface. Il est content de discuter avec moi de la question du communisme, de m'expliquer ce qui l'a motivé. Par contre il me raconte cette histoire à moi et à moi seul. Il refuse de faire le moindre effort de contextualisation pour l'illustre inconnu qui risque un jour de regarder le film. Il refuse systématiquement de mettre de côté le fait que je suis au courant de beaucoup de choses et que ce qu'il me raconte je le comprends grâce à mon bagage, mais qu'un quidam n'ayant pas grandi au sein de notre famille et n'ayant pas vécu l'histoire de la même façon que nous risque forcément et fréquemment de perdre pied. A moi donc de gérer la compréhension de son récit. J'y reviendrai plus loin.

Mon père raconte et racontera toute une série de choses pour la première fois. Il n'en a jamais témoigné auparavant. Mon oncle Walter a été interviewé quelques fois entre autres par Franz Buyens – entretiens que sa veuve Lydia Chagoll met à ma disposition. Il s'est donné comme mission depuis plusieurs années déjà de raconter l'histoire de son père et de la maison Plasky pour la sauvegarder pour les générations à venir. Il a donc fait dans le passé ce travail mental de structurer et d'organiser sa mémoire et de créer un récit à partir de ses souvenirs. Pour mon oncle Walter, mon projet de film arrive comme une bouée de sauvetage, c'est la dernière chance d'accomplir sa mission après s'être rendu compte qu'il ne finira jamais le livre qu'il aurait tant voulu écrire.

Deux récits, avec énormément de parallèles et en même temps si différents. Autant mon père sera plus personnel, hésitant dans la construction de son récit, autant Walter sera vif, plus structuré mais probablement moins intime.

Je laisserai parler mon père, mais par moment je lâcherai le rôle d'interviewer et deviendrai son interlocuteur. Lorsque j'insiste trop, mon père peut se mettre en colère, surtout quand il pense (et parfois à juste titre) que j'essaie de lui faire dire des choses. Parfois c'est moi qui me mets en colère, lorsque je sens qu'il évite systématiquement la réponse à mes questions et que je sais pertinemment bien qu'il a une réponse.

Avec Walter c'est différent. Quand je lui parle, c'est surtout ma curiosité qui prime face à cet homme qui n'a jamais voulu parler du passé et qui veut surtout exprimer son admiration pour la richesse des idées, avec une telle modestie... C'est une éminence grise que j'admire et que je respecte. Lui, je veux l'écouter et mes questions sont surtout là pour le mettre en route.

Je veux aller au-delà de ce qu'il a raconté dans le passé à Frans Buyens. Mais je me servirai de ces entretiens avec Frans tel quel et par « opposition »: car Walter était encore plus jeune, fort et sûr de lui. Je fus surpris par son côté dur, intransigeant, sans le moindre doute lorsqu'il s'exprimait à l'époque. Il y a du temps qui est passé. Aujourd'hui il est très vieux, fragile et il sent le besoin de parler des choses plus globales, des hommes et des idées, de sa peur pour le futur : la dégradation de notre société, la possibilité d'une nouvelle guerre.

Souvent on a tendance à se laisser entrainer par son/ses personnages au point qu'ils deviennent porteurs de l'histoire du film et du récit. Ici je crois qu'il est important de préciser

la place que je compte donner à mon père et mon oncle. Ils ne sont pas les conteurs du film. Le conteur, c'est moi.

Mes entretiens avec mon père comme avec mon oncle vont me servir à raconter l'ensemble de l'histoire, mon histoire de l'avenue Plasky et à travers elle mon histoire du communisme. Mais je veux faire cela de manière très personnelle et intime et non pas de manière académique. Je vais donc me servir de ce qu'eux me racontent, choisir les fragments qui sont importants pour moi, pour raconter mon conte.

Mon père et mon oncle sont tous les deux âgés et leur façon de raconter n'est souvent pas – on peut le dire – très rapide ou dynamique. Leur laisser déterminer le rythme du film n'est pas une option pour moi. C'est par la fragmentation et le montage que se créera la fluidité nécessaire.

Le rythme sera donc entièrement le fait de ma volonté. Celle de vous conter l'histoire par le biais de ces témoignages et rencontres à filmer mais aussi au travers de mes archives personnelles et aux archives de la grande Histoire (les films, les journaux et les archives télévisées des événements clés de l'histoire).



Walter et mon père

Ma démarche

Ce film sera un film épique et vivant. Il se fera sur base de rencontres. Principalement celles avec mon père et mon oncle, mais d'autres rencontres aussi, avec des témoins, des penseurs, des personnes qui m'aideront dans mon questionnement sur le rêve communiste.

Je veux aborder les entretiens d'une manière vivante et dynamique. Il n'y aura pas d'entretiens de « spécialistes-témoins » bien installés, soigneusement éclairés et immobiles devant un fond noir. Les entretiens avec mon père et mon oncle, même assis, seront tournés à l'épaule dans les décors du moment, comme des rencontres sur le vif. Je veux que ce film soit un conte avec un récit dynamique soutenu par une caméra organique. Caméra à l'épaule ne veut pas dire caméra sauvage ou caméra MTV. Ce que je cherche par ces plans épaules, c'est la proximité avec les protagonistes que je pourrai suivre avec aisance et liberté. Cela apportera beaucoup de spontanéité à laquelle on ne s'attend pas spécialement lorsqu'on interview des personnes aussi âgées et qu'on aborde un sujet aussi lourd. Je veux par ce dispositif et par le choix de cette démarche rompre avec l'image classique des films « historiques ».

Pour que ce film soit vivant et gagne en dynamisme, je veux en partie aussi filmer et intégrer ma démarche car c'est là que le rapport entre mon oncle, mon père et moi prend forme et que le film se met à vivre.

Mon oncle Walter par exemple est quasi sourd, et pour lui parler je dois hurler dans son oreille, répéter mes questions à l'infini : une vraie communication devient quasi impossible. C'est pour ça qu'on a décidé ensemble de lui faire faire des appareils auditifs, chose qu'il avait toujours refusé auparavant. On filme cela pour ensuite trouver le plaisir de vraiment pouvoir se parler et voir revivre mon oncle.

Mon père a beaucoup filmé, d'abord en tant que semi-amateur avec sa caméra 16mm et ensuite lorsqu'il travaillait en tant que documentariste en Allemagne de l'Est. Il n'a plus revu certains de ses films depuis des décennies et pour d'autres il ne les a jamais vu après le tournage. Toutes ces boîtes se trouvent quelque part dans son grenier. Ce sont ses boîtes, ses films. Que je ne m'autoriserai à visionner qu'en sa présence. Un jour j'amènerai une table de montage chez mes parents et avec mon père on découvrira le contenu des ces boîtes 16mm. En présence de ma caméra.

Ma mère a vécu et partagé une cinquantaine d'années de vie et d'engagement avec mon père. Lorsqu'elle entend depuis la cuisine ce que mon père me dit, cela évoque chez elle bien des souvenirs et suscite des réactions spontanées qu'elle ne réprime pas toujours, même lorsque je filme. Ils leur arrivent de se lancer dans des discussions, paisibles ou agitées, desquels je suis presque exclu, ma présence oublié.

Par moment je sortirai pour interroger ma mère qui travaille dans son potager. Je lui demanderai de compléter ou expliquer les propos de mon père.

J'utiliserai, à de nombreuses reprises, des images évocatrices pour raconter des parties d'histoires ou créer des ambiances rappelant une certaine situation. Ces images vont s'entremêler avec les récits. Ce seront des plans subjectifs, des images proches de l'abstrait ou encore des plans d'ambiance. Quelques exemples :

- Une séquence où Walter parle de son premier voyage en Allemagne, en train, après la guerre, qui sera accompagné d'images de roues de wagon tournant sur des rails et de défilement de paysages avec l'industrie entre Aachen et Cologne au loin
- Un moment dans la maison où Walter et moi, nous nous rappelons comment en tant qu'enfants nous avons fait des courses poursuites dans les couloirs, avec des images de pieds d'enfants sur les pédales d'un petit vélo pédalant à travers la maison.
- L'histoire de ma rencontre avec un officier de la Stasi, la sécurité d'état de la RDA un jour d'automne dans un parc. Des images d'ambiances dans ce même parc, le banc où on était assis
- Etc.

Je me permettrai d'interrompre les paroles de mes interlocuteurs pour placer des parenthèses explicatives là où j'en sens le besoin.

Je me permettrai de faire intervenir des images d'archives à tout moment pour enrichir ou éclaircir les événements, paroles, situations.

De temps à autres j'y mettrai des séquences contextualisant ; replaçant la petite histoire dans la grande Histoire. Ceci en utilisant des images d'archives et des animations mixés d'une manière dynamique et légère. A l'instar de la séquence racontant l'histoire des Etats Unis dans le film *Bowling for Columbine* de Michael Moore. mettre renvoi*** Dans son film Michael Moore a créé une séquence retraçant l'histoire des Etats Unis pour expliquer d'où vient cette étrange relation aux armes à feu. Dans cette séquence rapide et légère – à l'exemple des comics – il mélange librement images documentaires, fiction et animations.)

Ce film ne sera pas réservé exclusivement aux spectateurs qui s'intéressent aux sujets politiques ni aux initiés, proches du mouvement de gauche et donc déjà bien informés. Ce film, s'adressera à un publique plus large qui n'a pas forcément un background politique et historique, ne présume donc pas qu'il faille s'y connaître pour le comprendre. Je serai attentif à ce qu'on ne se perde pas dans un discours trop spécialisé et je prendrai le temps pour expliquer – tel que la séquence expliqué ci-dessus - avec légèreté et humour les bases du communisme.

Je me permettrai de sauter librement entre les situations, les images filmées maintenant et mes archives personnelles, et pourrai également faire des sauts dans la chronologie, si la logique du sujet le demande.

Ceci nous amène à la chronologie du film. En plus des nombreux séquences et entretiens encore à tourner, je possède une très belle matière qui est en même temps très disparate. Pour qu'on puisse encore s'y retrouver et qu'on ne perd pas le fil en plein milieu, je vais respecter la chronologie du temps, c'est-à-dire la chronologie des évènements de l'histoire. Plutôt que la chronologie des tournages. Je passerai donc librement des séquences tournées maintenant à celles tournées en 1993, 1996 ou encore 2014 et vice versa.

Le film raconte l'histoire de la maison à l'avenue Plasky et c'est donc son histoire qui fera la trame chronologique.

Ma position dans ce film

Mis à part ma position de conteur, je suis également un des personnages. C'est une histoire très personnelle et en même temps une (en)quête, menée par moi. Ceci dit, je n'ai pas l'intention de mettre en scène, de me promener à travers mon propre conte. Je suis convaincu que je peux avoir une énorme présence en tant que personnage du film sans être pour autant physiquement très visible. J'existerai à travers les rencontres et entretiens et à travers ma voix, celle du conteur.

Inévitablement je serai par moment à l'image. Si je marche avec mon père dans le village où il habite et qu'on discute, par exemple, je suis obligé de lui donner mon bras en soutien. Je serai filmé aussi à ce moment. Mais je serai filmé de manière quasi secondaire, probablement en amorce. La caméra se focalisera sur mon père.

Ce choix d'apparaître le moins possible et si oui, de manière plutôt fugitive, je compte bien l'appliquer tout au long du film mais en même temps je me sens tout à fait libre et sans complexes et j'éviterai d'artificiallement forcer une image qui m'évite.

Ce film aura besoin d'un commentaire, bien que je n'aime pas ce terme. **Ce sera une voix – ma voix – de conteur.** Elle sera à la première personne, et très personnelle. Elle ne sera à aucun moment journalistique. Elle ne sera pas présente de manière systématique et n'interviendra que là où les autres moyens ne suffisent pas, là où elle apporte donc vraiment une plus-value.

La question du communisme

Quel communisme?

C'est une question récurrente: de quel communisme vais-je parler dans mon film? Quel est donc le communisme dont parlent mon père, mon oncle, dont parlaient ma tante Zus et mes oncles Wim et Roelant...

Apparemment il ne suffit pas de mettre les gens dans le tiroir « communiste », il faut aussi pouvoir les placer dans une sous-catégorie.

Dans ce film je ne fais pas l'analyse du parti communiste mais je vais parler du rêve communiste. Ce rêve ne se place pas dans des sous-catégories, mais se place justement au dessus de celles-ci. Mon père a été membre du parti communiste belge. Il n'était ni trotskiste, ni maoïste. Il n'était pas non plus stalinien. Il n'aimait pas l'Eurocommunisme, ni les Grippistes. Il était communiste. Il est communiste. Ce qui veut dire qu'il a rêvé et rêve encore d'un monde meilleur. Il a toujours détesté les petites guéguerres entre les fractions de part et d'autres, entre les groupuscules qui prônaient être en possession de la vérité.

Le rêve communiste d'un monde plus juste, sans pauvreté, sans exploitation, une économie où les moyens de production sont entre les mains de ceux qui produisent, une société où tous reçoivent leur chance...

Ce rêve là, est celui dont ce film va parler.

15. OEUVRES À VISIONNER

La FORTRESSE ROUGE
Maquette réalisée en 1993

<https://vimeo.com/150662944>

mot de passe : forteresse2017

OMA (1997)

(LES MECS A MÉMÉ)

<https://vimeo.com/105638166>

mot de passe : oma59b

UNE VIE DE CHEVAL (2007)

<https://vimeo.com/198346959>